Marc Lescarbot au pays des *Ithyphalles*

GUY POIRIER

Résumé: *L'interprétation de l'oeuvre de Marc Lescarbot hésite le plus souvent entre l'aspect encyclopédique de ses ouvrages et leur dimension créative. Dans le présent article, l'auteur tente de situer le discours dont se réclame l'écrivain au coeur du maniérisme poétique du début du XVII^e siècle. Pour ce faire, l'étude de la description des moeurs des Amérindiens effectuée par le voyageur au sixième livre de son "Histoire de la Nouvelle-France" est déterminante; un discours lescarbotien de la curiosité et de la facétie peut alors être identifié.*

En 1968, René Baudry rassemblait des textes et signalait l'introduction d'un ouvrage de la collection "Classiques canadiens" sur Marc Lescarbot. Il présentait alors l'oeuvre de cet avocat désenchanté par le monde de la justice comme l'un des "(...) classiques de l'histoire canadienne et de la littérature coloniale d'expression française."¹ Toujours selon Baudry, l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Lescarbot, remaniée pendant huit ans, de 1609 à 1617, "(...) se vendit bien et eut un grand rayonnement, non seulement en France mais aussi à l'étranger (...)".² Il précise même que la popularité de l'ouvrage tenait surtout à "sa tournure d'esprit et à son style".³ D'autres ont déjà souligné l'apport particulier de l'oeuvre de Lescarbot à la littérature française continentale. À propos du *Théâtre de Neptune*, par exemple, Paolo Carile insiste sur l'originalité de l'oeuvre qui ne procède pas uniquement d'un vague exotisme mais enrichit l'imaginaire européen d'une réalité nord-américaine.⁴ Pourtant, bien qu'il soit tentant de faire de Lescarbot un géographe humaniste ou l'un des premiers ethnologues de la Nouvelle-France, n'oublions pas que les emprunts intertextuels sont multiples⁵ et contribuent au discours historique au même titre que la *realità naturale*.

La critique de l'oeuvre de Lescarbot semble ainsi hésiter entre deux types de coefficients d'influence qui se révèlent en fait indirectement proportionnels. Ainsi, l'oeuvre se veut la source de vie des Muses de la Nouvelle-France, mais n'échappe cependant pas à la stérilité de l'emprunt et de la copie. Nos

recherches antérieures portant sur l'architecture des allusions à des actes contre nature ou à des images liées à la transgression des codes sociaux⁶ nous ont également conduit à lire et à comparer les types de mises en texte effectuées par divers auteurs de récits de voyage du domaine français: Jean de Léry, André Thevet, René de Laudonnière, Jacques Cartier et, bien entendu, Marc Lescarbot. Bien que nous ayons remarqué la nature composite du texte de Lescarbot, sorte de courtepointe historique, nous avons toujours été surpris par les excroissances du méta-discours lescarbotien qui se greffent aux passages empruntés à ses prédécesseurs.

L'idéologie de ce méta-discours se confond le plus souvent au projet d'écriture et de colonisation décrit dans les préfaces de ses ouvrages. Cependant, le traitement des allusions aux moeurs sexuelles et à certaines pratiques religieuses et sociales, comme l'idôlatrie et la danse, se démarque des autres. Lescarbot semble en fait utiliser des idéologèmes qui ne trouvent écho chez aucun de ses prédécesseurs géographes. Notre regard s'est donc avant tout porté vers certaines transformations de la *doxa* qui, en ce début du XVII^e siècle, auraient pu l'influencer.

Comme l'a bien démontré René Baudry, l'écriture de l'*Histoire de la Nouvelle-France* se situe à une époque liminale que les historiens de la littérature associent parfois à la fin de la Renaissance ou au début du classicisme. Époque de métamorphoses, de l'insaisissable Baroque, il ne faudrait pas oublier d'y noter la progression constante d'un maniérisme précieux, et le curieux mélange que pourra donner la superposition de clichés mythologiques – parfois usés – auprès d'idéologèmes de la pastorale des missions. Le texte de Lescarbot ne se détache pas, à notre avis, de ces grands mouvements même si, en fait, l'auteur réagit consciemment contre eux.

C'est en s'opposant aux modes littéraires de son époque que Marc Lescarbot en vient à proposer aux lecteurs de ses oeuvres la démarche originale qu'il veut sienne. Ainsi, dans le *Tableau de la Suisse*, publié en 1618, l'avocat défend les particularités de son ouvrage en soulignant sa nouveauté, tant dans les thèmes abordés que dans la portée conative d'une oeuvre nécessaire, pouvons-nous comprendre, à la vie:

Je sçay que les poësies échauffées de flammes de Cypris agréent mieux à quelques-uns. Mais, Sire, cela est si commun, que j'ay mieux aimé prendre un sujet tout nouveau, et repaistre vos yeux de bigarrures de la Suisse, que de poesies semblables aux jardins d'Adonis, où n'y avoit que des mignardises et simples en pots, et rien de ce qui est de plus nécessaire à la vie.⁷

Lescarbot se réclame donc d'un discours nouveau, nécessaire et vital. Dans un petit opuscule imprimé en 1629 et intitulé: "La Chasse aux Anglois en l'île de Retz", il décrit de façon similaire son entreprise. Le plaisir de voir et de montrer, sans demi-teintes, embrasse la totalité de son oeuvre:

Sire, que vostre Majesté auroit à plaisir de voir par escrit ce qui s'est passé en ladite ile souz vos armes victorieuses, d'un style que nul autre n'a mis au jour jusques icy: Tel que celuy dont je vous ay quelquefois depeint le paisage de la Suisse et des Alpes, et de vostre Nouvelle-France, et des villes des treize cantons, Grisons, et Valais vos Alliés.⁸

Les réflexions quant au travail poétique – entendu ici en tant qu'art de la création, *poiêtikê* – sont légion dans les pièces dédicatoires des oeuvres de Lescarbot. Ses histoires et ses discours, en plus de raviver la mémoire de ses compatriotes, à l'instar du voeu d'Hérodote,⁹ doivent également, par un principe du regroupement et de l'accumulation, augmenter leur puissance. En fait, l'esthétique de la nouveauté et du vital dont se réclame Lescarbot reflète l'imaginaire du projet de colonisation et annonce l'action transformatrice des métaphores qui seront alors employées pour l'illustrer. Ainsi, dès 1609, dans l'épître à la France, le poète plaidait la cause de ses compatriotes qui souhaitaient quitter le royaume pour trouver, à l'exemple des poissons de la Méditerranée allant frayer dans la mer Noire, des cieux plus cléments:

Ainsi, (tres-chere Mere) ceux d'entre vos enfants qui voudront quitter cette mer salée pour aller boire les douces eaux du Port Royal en la Nouvelle-France (...) il leur prendra envie d'y aller peupler la province et la remplir de generation.¹⁰

La métaphore filée sera reprise dans la suite de l'oeuvre, mais cette fois appliquée aux efforts de la découverte et de la colonisation. Les poissons, consacrés à Vénus, devront s'unir afin d'affronter l'adversité.¹¹

Le projet de Lescarbot se différencie, selon l'auteur lui-même, de celui de ses contemporains. Pourtant, à bien des égards, son oeuvre ne parvient pas à s'affranchir totalement de Cypris ou de compléter la métamorphose des mots et des enfants de la France assemblés. Des marqueurs (parallèles, séquences d'idées et emprunts) parcourent ainsi le récit à contretemps du mouvement d'ensemble; l'effet en sera parfois saisissant. L'acte discursif de Lescarbot brouille ainsi la perception d'une Nouvelle-France qui, même s'il la voulait univoque mais particulière, tangue parfois dangereusement sur les flots d'une connaissance approfondie de l'Antiquité, de l'imaginaire d'un projet national

de colonisation de la Nouvelle-France et d'envolées lyriques qui frôlent dans bien des cas la facétie.

L'Histoire de la Nouvelle-France fut vraisemblablement écrite fort rapidement (en 17 mois selon René Baudry). La première édition, parue en 1609, subit par la suite des transformations au cours des deux rééditions de 1611-1612 et de 1617-1618. Cette *Histoire* reprend le récit des entreprises de colonisation de Villegagnon au Brésil, de Laudonnière en Floride et de Cartier au Canada; Lescarbot ajoute également l'histoire des débuts de la colonisation en Acadie et en Nouvelle-France. Finalement, un livre qui a comme titre: "Les Mœurs et façons de vivre des peuples de la Nouvelle-France, et le Rapport de terres et mers dont a été fait mention és livres precedents"¹² vient clore le tout.

Ce sixième livre est en fait un récit hybride qui s'avère des plus intéressants pour notre propos. S'éloignant de l'histoire factuelle et de la chronologie des récits de ses prédécesseurs, Lescarbot y établit des correspondances, regroupe et commente. Ces particularités structurales font que le méta-discours lescarbotien, ne pouvant plus disparaître derrière les faits historiques ou les emprunts effectués à ses prédécesseurs, refait surface. La poétique de Lescarbot, ce discours nouveau dont il se réclame, se déploie alors dans toute son ambiguïté baroque. Reste au lecteur d'en saisir les caractéristiques et la portée.

Le premier passage du sixième livre qui retint d'abord notre attention et nous amena à élaborer nos hypothèses se trouve au chapitre XII et traite du mariage. Dans un véritable morceau de bravoure, Lescarbot établit alors un rapport entre le nouveau thème qu'il va développer et les chapitres précédents. Ne reculant devant rien, il s'octroie alors les pouvoirs du créateur afin de, littéralement, marier les êtres dont il décrit les mœurs:

Après avoir parlé des vêtements, parures, ornemens, et peintures des Sauvages, il me semble bon de les marier, afin que la race ne s'en perde, et que le païs ne demeure desert.¹³

Le ton du passage est donné; le narrateur n'hésite pas à aborder sans fausse pudeur les mœurs sexuelles de ses "Sauvages". De nouveau, à son habitude, il débutera par les Amérindiens du Canada. Il relèvera par exemple les mentions quant à l'existence de bordels dans les récits de Cartier et de Champlain, mais précisera que les autochtones rencontrés en Acadie ne possèdent pas de telles institutions.¹⁴ En revanche, il note que le contact avec les français a déjà conduit les jeunes filles à modifier leur comportement sexuel et à faire preuve d'une discrétion précieuse: "(...) et s'il arrive qu'elles

s'abandonnent à quelqu'un, c'est en secret".¹⁵ Puis sont ajoutés des exemples tirés de récits au Brésil et en Floride, deux terres lointaines où les Français tentèrent sans succès de s'établir au XVI^e siècle. Les filles de la France antarctique se prostituent et leurs pères se veulent leurs souteneurs; la syphilis y est répandue, même si elle semble ne pas vraiment préoccuper les gens du pays. Peu à peu, Lescarbot en vient à établir les bornes d'un "vice" amérindien. Selon lui, les habitants du Nouveau Monde ne sont nullement impudiques, et cela s'explique par le fait que la nudité est chose du commun. D'ailleurs, les Canadiens évitent les aliments qui pourraient provoquer les "Ithyphalles" (sel, épices, vin, viandes) et ils font usage du Petun, ce qui selon l'auteur "(...) étourdit les sens, et montant au cerveau empeche les fonctions de Venus."¹⁶

Jusqu'à présent, donc, Lescarbot recrée pour l'Amérindien du Canada un certain discours du Bon Sauvage inauguré par Léry et Montaigne. En revanche, il repousse en une même sphère Européens, Brésiliens et Floridiens en évoquant leur goût pour ce qu'il nomme mystérieusement les *Ithyphalles*. Ces fameuses *Ithyphalles*, qui sont dans ce premier passage associées à des pratiques alimentaires européennes, sont un bon exemple du méta-discours présent dans l'oeuvre de Lescarbot. Cette image priapique n'apparaît d'ailleurs pas dans les descriptions des codes sexuels des Brésiliens et des Floridiens qu'effectuent les auteurs fétiches de Lescarbot: Léry, Thevet ou Laudonnière. Même si ce terme n'était certainement pas inconnu des contemporains de Lescarbot,¹⁷ son emploi laisse croire que le lecteur est entraîné vers une économie particulière des comportements amoureux. D'ailleurs, après avoir loué les vertus des Canadiens, le narrateur rappelle un passage tiré de Léry qui aborde la problématique des pratiques homosexuelles présentes chez les Tupinambas:

Jean de Leri louë les Bresiliens en ceste continence: toutefois il adjoute que quand ilz se fachent l'un contre l'autre ilz s'appellent quelquefois *Tiviré*, qui est à dire boulgre; (...) ¹⁸

Ce passage porte déjà, en fait, sa petite histoire. Dans sa *Cosmographie universelle* de 1575, André Thevet mentionne la présence de *bardaches* et de *bougerons* dans la société tupi, bardaches que l'on nommait *Tevir*. Il donne peu d'indices quant au statut véritable de ces individus, mais il précise cependant qu'un nouveau-né mâle est déclaré *Tevir* si le père a eu des relations sexuelles avec la mère pendant la grossesse.¹⁹ Léry ne mentionne pas l'existence de *Tevirs* avant l'édition de 1580 du *Voyage fait en terre de Brésil*. L'orthographe qu'il emploie alors est *Tyvire* et son commentaire diffère de

celui de Thevet. En fait, il indique uniquement que les Tupis se qualifient parfois les uns les autres de *Tyvire*, ce qui semble constituer une forme quelconque d'insulte.²⁰

André Thevet et Jean de Léry s'entendent cependant quant à la place que doit occuper, dans leurs textes respectifs, une telle allusion. Dans les deux cas, en effet, le commentaire s'intègre à des descriptions de coutumes qui abordent différents aspects de la génération ou de la vie des femmes et des jeunes gens: grossesse, fréquentations pré-nuptiales, etc. Dans *L'Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, la position du commentaire est révélatrice d'une modification de la connotation. Ainsi, la citation tirée de l'oeuvre de Léry suit l'apologie de la nudité, mais précède un discours sur les pratiques érotiques des Floridiens. Le *Tiviré* de Lescarbot occupe dorénavant un espace mental bien différent de son homonyme des textes de Jean de Léry et d'André Thevet.

La typologie de l'amour contre nature mais également de l'amour exacerbé a donc subi une transformation depuis les mises en imaginaire effectuées par les auteurs de récits de voyage de la seconde moitié du XVI^e siècle. La transposition du passage du *Tiviré* démontre d'ailleurs que Lescarbot le comprend selon une grille différente: il ne s'agit plus d'une curiosité naturelle liée au monde du féminin, mais d'un aspect de l'érotisme facétieux des "Sauvages" qu'il a voulu marier devant nous. De plus, le discours sur les *Ithyphalles* se greffe aux allusions en modifiant de façon assez radicale les conditions de réception. Le lecteur de *L'Histoire de la Nouvelle-France* n'aura donc plus l'impression de découvrir avec l'auteur des caractéristiques d'un monde inconnu, mais bien d'assister à la naissance d'un univers où la facétie se déploiera.

Examinons de plus près le passage qui clôt le paragraphe sur la nudité et la "bougrerie":

(...) outre que les Floridiens aiment fort le sexe féminin. Et de fait j'ay entendu que pour aggreer aux Dames ilz s'occupent fort aux Ithyphalles dont nous venons de parler, et pour y parvenir ilz usent fort d'ambre gris, dont ilz ont grande quantité,²¹ voire avec un fouët d'orties, ou autre chose semblable, font enfler les jouës à cette idole de Maacha que le Roy Asa fit mettre en cendres, lesquelles il jetta dans le torrent de Cedron. Les femmes d'autre part avec certaines herbes s'efforcent tant qu'elles peuvent faire des restrictions pour l'usage desdits Ithyphalles, et pour le droit des parties.²²

L'ésotérisme et le maniérisme de l'extrait surprennent. L'épisode biblique du roi Asa, qui fit détruire les idoles consacrées à Baal, se superpose bizarrement

aux cultes priapiques des Grecs et des Romains de l'Antiquité, et ce via l'emploi du terme *Ithyphalles*.²³

Notons par ailleurs la contradiction qui semble se profiler quant à l'engouement pour ces *Ithyphalles*. L'homme est d'abord présenté comme agent qui souhaite, par l'utilisation de tels artifices, bien servir les dames. C'est l'image édulcorée du "fouteur" que l'on retrouve dans la poésie facétieuse du tournant du siècle. Puis, à la fin du passage, l'image du désir de la femme est nuancée en alléguant une certaine restriction précieuse. Un poète libertin ne saurait mieux faire, surprenant son lecteur et s'amusant de son désir débouté.

Cette excroissance discursive qui groupe différemment et transforme le ton de certaines allusions en les ajustant au goût du siècle acquiert finalement toute son essence dans une phrase qui vise à rétablir le fil du commentaire sur le mariage: "Revenons à noz mariages qui valent mieux que toutes ces drogeries là".²⁴

Ces "drogeries là", comme le laisse entendre Lescarbot, n'apparaissent pourtant pas qu'à une seule occasion dans son récit. Ainsi, au cours du tableau ethnographique des mœurs des "Sauvages" qu'il nous brosse, il laisse plus d'une fois paraître l'expression bigarrée de son "style". Deux autres passages révélateurs peuvent être isolés. D'abord, le premier touche la moralité des hommes, et des "prêtres" indigènes; le second est constitué des pratiques de socialisation comme la danse ou la tabagie. Dans les deux cas, le texte de Lescarbot nous entraîne vers des idéologèmes qui s'éloignent des paramètres de son style.

Abordons d'abord la question de la moralité des hommes et des "prêtres" indigènes. Les "Sauvages" canadiens, dans l'ensemble, sont le plus souvent épargnés par l'auteur qui n'hésite pas à les associer à des survivants de l'âge d'or.²⁵ Ils sont d'ailleurs à maintes reprises loués dans leur vertu et servent de contre-exemple aux autochtones du Brésil et de la Floride où les entreprises françaises de colonisation ont échoué. Alors que Léry s'appliquait à faire rougir de honte le Français catholique qui respectait moins les lois naturelles que les peuples n'ayant aucune connaissance de la révélation, Lescarbot utilise un repoussoir américain afin de justifier ses espoirs de colonisation.

L'étude morale des mœurs des hommes, à part les commentaires sur la religion et ceux sur la syphilis, se réduit à peu. Lescarbot va même jusqu'à laisser entendre qu'il exerce une auto-censure sur cette question en déclarant que "Les excès des hommes consistent la plus part és choses que j'ay dit vouloir omettre, lesquelles je ne lairray de ramener à point s'il vient à propos."²⁶ La formule n'est pas nouvelle, en fait, pour celui qui connaît quelque peu les manuels que les confesseurs missionnaires pouvaient à

l'époque consulter. Parfois, de tels énoncés sont suivis, dans les écrits religieux, de passages en latin n'expliquant que pour un public restreint les détails de la chose. Dans le cas qui nous préoccupe, le silence est imposé, avec promesse de faire certaines révélations au bon moment. Pourtant, les prétendues révélations dont on a vu un bien chaste exemple en abordant la question des *Ithyphalles* n'appartiennent pas entièrement à l'Amérindien.

C'est à l'aide de railleries que Lescarbot s'attaque aux moeurs des "devins". Il n'innove évidemment pas à ce propos, puisque ces ennemis du christianisme sont habituellement la cible des premières flèches du chrétien. Le rôle social des pauvres hommes est évidemment réduit à peu: ils s'appliquent, en Floride, à soigner les vérolés; les Aoutmoins se hissent par imposture au rôle de médecin et de chirurgien. À l'égard de ceux-ci, "de la dernière terre des Indes qui est la plus proche de nous"²⁷, Lescarbot n'est pas tendre. Il qualifie les cérémonies du sorcier de "chimagrées"²⁸. Pourtant, une analyse de leurs chants est effectuée, d'autant plus que le voyageur a semblé y déceler l'utilisation du mot "Alleluya". Finalement, le chapitre se termine, après une digression à propos du feu de la Saint-Jean et des habits sacrés sacerdotaux, par l'épisode des Maracas tiré de Léry. Les Caraïbes sont alors dépeints à l'instar de profiteurs qui font croire aux "autres idiots"²⁹ que des vivres doivent être offertes aux Maracas la nuit. De nouveau, Lescarbot évacue l'impact de ces hommes sur la vie des Amérindiens en utilisant cette fois-ci un énoncé moral qui en dit long sur le jeu des apparences. Les Caraïbes entrent donc dans le tableau de la Nouvelle-France effectué par Lescarbot sous le mode de l'illusion baroque et de la fausseté des apparences. Le pouvoir de faire résonner les Maracas et de laisser miroiter l'existence des idoles et des pratiques païennes ne peut s'effectuer que par l'intervention du narrateur européen:

De sorte que ce seroit grand forfait de prendre les viandes qu'on presente devant ces belles sonnettes, desquelles viandes ces reverens *Caraïbes* s'engraissent joyeusement. Ainsi souz des faux pretextes le monde est abusé de toutes parts.³⁰

Le second passage que nous souhaitons analyser porte sur la danse et la tabagie, qui font office d'exercices de socialisation pour le "Sauvage". Lescarbot décrit la danse en insistant sur les parallèles pouvant être établis avec les coutumes des Européens. De nouveau, il se permet une certaine légèreté de ton, question de maintenir la continuité du texte mais également d'en limiter la portée sémantique: "Après la panse vient la danse (dit le proverbe)". Cette danse, pour l'Européen, est synonyme de débauche: "Mais les delices, lubricités et débauchemens les detournerent depuis à leur usage,

et ont les danses servi de proxenetes et courratieres d'impudicité (...)”³¹. Les Amérindiens, en revanche, ne participent pas cette fois-ci à ce mouvement vers une plus grande perversité. Leurs danses répondent à des critères d'utilité: “aggreer à leurs Dieux (...) faire fête à quelqu'un ou pour se rejouir de quelque victoire, ou pour prevenir les maladies”.³² Nous assistons donc à un mouvement inversé bien en accord avec le projet de Lescarbot privilégiant l'utile et le nécessaire. La danse est alors exorcisée, tout comme le sera la nudité des femmes. Lescarbot précisait ainsi, à propos des Amérindiennes, que: “(...) leurs tétins ne servent-ilz point de flamme d'amour, comme pardeça, ains en ces terres là l'amour se traite par la flamme que la nature allume en chacun (...)”.³³

Quant à la tabagie, cette pratique socialisante entraîne plutôt un commentaire galant de la part de l'observateur, commentaire qui pose une pierre de plus à l'édifice précieux:

(...) et toutefois il me semble que la chere n'en est pas si bonne: laquelle ne doit pas consister au boire et manger seulement, mais en la société de ce sexe que Dieu a donné à l'homme pour l'ayder et lui tenir compagnie ³⁴

Ce souhait n'est pourtant pas gratuit. Quelques chapitres plus loin, alors qu'il traitera de la civilité, Lescarbot précisera que la venue des Français amena un raffinement des moeurs. Le Français n'introduira donc pas uniquement le précieux aliment qu'est le pain dans le régime des habitants de l'Amérique du Nord, mais également le “(...) doux miel que succent les amans sur les levres de leurs maistresses (...)”.³⁵ La remarque dénote un processus d'acculturation déjà entamé. Nous y percevons quant à nous une appropriation de l'imaginaire amoureux de l'Amérindien. L'entreprise ira même jusqu'à recréer, en terre canadienne, le Forez de la bergère Astrée: “(...) en ce jouïssans de la felicité du premier âge lors que la belle Astrée vivoit parmi les hommes”.³⁶

* * *

L'Histoire de la Nouvelle-France de Marc Lescarbot se révèle donc à la fois tributaire du discours historique de la seconde moitié du XVI^e siècle et d'un rapport intime à la réalité du voyage que notre avocat fit en terre acadienne. S'ajoute à cette dualité un travail de déplacement, d'occultation, d'exorcisme et d'emprunt qui s'inscrit en filigrane à l'écriture d'un imaginaire des nouvelles terres françaises en ce début du XVII^e siècle.

En préface au sixième livre, Marc Lescarbot insistait sur l'importance de connaître la diversité des mœurs des nations du monde en admirant la beauté de cette science dont Ulysse est en quelque sorte le maître antique. Il précise également que ce sixième livre, "(...) une des meilleures parties de l'Histoire (...)" permettra en quelque sorte aux descendants christianisés du "Sauvage" de se souvenir de l'existence de ses ancêtres. Ces deux idées bien campées, Lescarbot passe en fait presque sous silence le lien qui doit s'établir entre elles. Comment s'effectuera ainsi la métamorphose savante inspirée d'Ulysse et permettant la christianisation des nations indigènes? C'est en fait le ton des épîtres dédicatoires des éditions de l'*Histoire de la Nouvelle-France* qui fait office de réponse à cette question. Lescarbot suggère fortement à Louis XIII, en 1611, et de façon encore plus pressante en 1617, de favoriser la colonisation afin d'étendre sa puissance et assurer la conversion des "Sauvages". Distinguant bien son entreprise de celle des Espagnols, ce type de commentaire le rapproche du discours d'un quelconque ministre de la colonisation. Mais revenons à la préface du sixième livre et voyons comment son oeuvre permettra l'expansion du royaume français. En fait, une courte phrase laisse croire que le projet de cette histoire des mœurs était, dès le départ, loin d'être dénué de plan. Ainsi, mettant en scène les descendants des "Sauvages", il rappelle qu'ils béniront "(...) ceux qui se seront employés à leur conversion, et à la reformation de leur incivilité".³⁷ Le procès du livre nous est donc livré. En décrivant l'incivilité, une clef d'une certaine civilité mythique est offerte aux descendants des peuples amérindiens.

Curieusement, c'est l'étude des mœurs idolâtres, sexuelles et amoureuses qui laisse le mieux transparaître la nature de cette clef. Nous le savons maintenant, Lescarbot a consciemment refusé, dans une de ses préfaces, de consacrer à la mode poétique de son époque – ce qu'il nommait les "poésies échauffées"³⁸. Le "nécessaire" à la vie devait lui servir de rempart contre la facilité à laquelle succombaient ses contemporains. Cet intérêt pré-scientifique lui permit néanmoins de procéder à la création d'un mythe cosmographique au potentiel renouvelé. Le livre sur les mœurs ne clôt-il d'ailleurs pas son ouvrage? Après avoir bien établi les bases de l'exploration, il devient une nécessaire libation à la vie et adopte le rôle de réforme de l'incivilité. Certains aspects des mœurs et des pratiques idolâtres seront occultés ou neutralisés grâce à la raison proverbiale ou à une vision purifiée de la nature. En revanche, les actes contre nature seront par là même transformés en pratiques érotico-amoureuses; nous voilà quittes pour ces "droleries là", et les *Ithyphalles* de maître

Lescarbot font désormais un doux pied de nez aux *tivirés* congénitaux d'un Thevet.

Simon Fraser University

Notes

Nous tenons à remercier le doyen de la Faculté des Arts de l'Université Simon Fraser ainsi que le Centre for Reformation and Renaissance Studies de Victoria College (Université de Toronto) qui nous ont permis de mener à bien nos recherches.

1. René Baudry, *Marc Lescarbot*, Montréal, Fides (Collection Classiques Canadiens), 1968, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 10.
3. *Ibid.*, p. 10.
4. In un' ottica solo europea si può infine affermare che esse hanno introdotto nella poesia francese di Francia un esotismo americano non di maniera ma attento invece al colore locale, un esotismo frutto della partecipazione alla realtà naturale ed umana con la quale lo scrittore era venuto in contatto." Paolo Carile, "Marc Lescarbot, primo poeta della 'Nouvelle France'. Prolegomeni per la presentazione di un 'nuovo' scrittore". *Studi di cultura Francese ed europea in onore di Lorenza Maranini*. (Fasano, Schena, 1983), p. 158.
5. "Pour Lescarbot en revanche, l'histoire ne saurait se passer d'une vaste escorte de garants qui sont les récits antérieurs portant sur le même sujet ou sur des objets analogues." Frank Lestringant, "Champlain, Lescarbot et la 'conférence' des histoires", *Scritti sulla Nouvelle-France nel seicento* (Paris, Nizet, 1984), p. 70.
6. Cf. Guy Poirier, "Sodomiques et bougerons; imagologie homosexuelle à la Renaissance", thèse de doctorat, Université McGill, 1990.
7. Marc Lescarbot, *Tableau de la Suisse* (Paris, Adrian Perier, 1618) f.a.ii ro et vo.
8. Marc Lescarbot, *La Chasse aux Anglois en l'île de Retz* (Paris, François et Julian Jacquin, 1629), f. iii ro et vo.
9. Herodote de Thourioi expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés; en particulier, ce qui fut cause que Grecs et Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres." Hérodote, *Histoires*, "Clio" (Paris, Les Belles Lettres, 1964), p. 13.
10. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France* (Paris, Jean Milot, 1609).
11. "Et comme on dit de certains poissons consacrés à Venus, qui naissent de l'écume de la mer, que pour se garentir de l'injure et gourmandise des plus grans, ilz s'assemblent par milliers, et s'entrelacent en tant de pelotons, qu'ils se rendent assez forts pour se defendre: Ainsi m'a semblé bon de mettre en un corps tant de relations et menus écrits qui étoient comme ensevelis, afin de les faire revivre, et par cet assemblage m'essayer de leur donner une meilleure trempe contre la lime sourde du temps qui tout consomme

- (...)” (Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, (édition de 1618), livre 1, in *History of New France*, vol. 1 (Toronto, Champlain Society, 1907), p. 229. Dans l’édition de 1609 (Paris, Jean Milot, 1609), le passage est un peu différent et moins agressif. Les petits poissons se garantissent de l’appétit des gros, alors que dans la troisième édition, citée précédemment, ils pouvaient se défendre: “Et d’autant que tant de Mémoires dispersés se perdent facilement, et ne peuvent resister au temps qui en fin consomme toute chose, s’ilz ne sont r’amassés à la façon de ces petits poissons qui se voyans exposés à toute sorte d’injure, et en proye à la gourmandise des plus grands, s’assemblent par milliers, et s’entrelassent en tant de pelotons, qu’ils se rendent assez forts pour se garentir de la gueule des coursaires. Ainsi m’a semblé à propos de joindre brièvement, et comme epitome à la description des derniers voyages faits par les Sieurs de Monts et de Poutrincourt en la Nouvelle France, ce que noz François ont laissé par écrit des découvertes qu’ils ont dés longtemps fait és parties occidentales (...)”, p. 5.
12. Pour l’édition de 1609, ce dernier livre – qui était alors le troisième – s’intitulait: “Livre troisième, contenant les moeurs, coutumes, et façons de vivre des Indiens Occidentaux de la Nouvelle-France, comparées à celles des anciens peuples de pardeça: et particulièrement de ceux qui sont en même parallele et degré”. (Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France* (Paris, Jean Milot, 1609), p. 660.
 13. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, livre 6, in *History of New France*, vol. 3 (Toronto, Champlain Society, 1914), p. 389. À moins d’indiquer le contraire, nous citerons désormais l’édition de la Champlain Society (Grant et Biggar) qui reprend le texte de la troisième édition de 1618.
 14. “Entre noz Souriquois, il n’est point nouvelle de cela”, *Ibid.*, p. 389.
 15. *Ibid.*, p. 390.
 16. *Ibid.*, p. 390.
 17. Nous pourrions par exemple rappeler l’épisode des andouilles du *Quart Livre*, de Rabelais, alors que l’on associe l’andouille Ithyphalle au serpent du Paradis terrestre: “Encores maintient on en certaines Academies que ce tentateur estoit l’andouille nommée Ithyphalle, en laquelle feut jadis transformé le bon messer Priapus, grand tentateur des femmes par les paradis en Grec, ce sont jardins en François” François Rabelais, *Le Quart Livre* (Genève, Droz, 1947), p. 170. Également, cf. *infra* note 23.
 18. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, p. 390.
 19. “(...) d’autant qu’ils disent avoir affaire avec leurs filles lors qu’elles sont encores au ventre de la mere et en ce faisant ils paillardent; et si c’est un masle ils le font Bardache ou Bougeron, qu’ils nomment en leur langue *Tevir* ce qui leur est fort detestable et abominable, seulement de le penser.” André Thevet, *La Cosmographie universelle* (Paris, P. L’Huillier, 1575), f. 933 ro.
 20. “(...) toutesfois, à fin de ne les faire pas aussi plus gens de bien qu’ils ne sont, parce que quelques fois en se despitans l’un contre l’autre ils s’appellent *Tyvire*, c’est à dire bougre, on peut de la conjecturer (car je n’en afferme rien) que cest abominable peché se commet entr’eux.” (Jean de Léry, *Histoire d’un voyage fait en terre du Brésil* (Paris, Droz, 1976), p. 264.

21. On peut lire, dans les première et seconde éditions, cette portion de phrase qui fut occultée par la suite: "lequel ayans fondu au feu ilz le font distiller avec grinsemens de dents jusques à l'*Os sacrum*, et avec un foüet d'orties," Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, (édition de 1609: Paris, Jean Milot), p. 747; (Édition Tross: Paris, Edwin Tross, 1866, mais qui reprend la seconde édition de 1612), p. 715.
22. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, p 390-391.
23. "Les Grecz l'appellent Phalle, ou Ityphalle, et entre les latins, Columelle l'appelle ainsi, disant:

Mais ebauchant sans art le tronc d'un arbre antique,
Plante reveremment l'image Ityphallique,
Membru terriblement, et qui tende sa faux
Au milieu du jardin contre les larronneaux
Car il estoit le gardien des jardins"

De la Cité de Dieu, commentée par Vivès, François de Belleforest et Hervert (Paris, Michel Sonnius, 1585), p. 48.2.c.
24. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, p. 391.
25. "Nous qui vivons par-deça souz l'autorité de noz Princes, et des Republiques civilisées, avons deux grans tyrans de nôtre vie, ausquels les peuples du nouveau monde n'ont point encore été assujettis, les excès du ventre et l'ornement du corps, et bref tout ce qui va à la pompe, lesquels si nous avons quittés, ce seroit un moyen pour r'appeller l'ancien âge d'or, et ôter la calamité que nous voyons en la plupart des hommes." *Ibid.*, p. 384.
26. *Ibid.* p. 384.
27. *Ibid.*, p. 360.
28. *Ibid.*, p. 360.
29. *Ibid.*, p. 362.
30. *Ibid.*, p. 363.
31. *Ibid.*, p. 400.
32. *Ibid.*, p. 400.
33. *Ibid.*, p. 350.
34. *Ibid.*, p. 394.
35. *Ibid.*, p. 416.
36. *Ibid.*, p. 419.
37. *Ibid.*, p. 345.
38. Cf. *supra*, note 7.